

**Al Evans, *Chee Chee: A Study of Aboriginal Suicide*,
McGill-Queen's University Press, Montréal & Kingston, London,
Ithica, 2004, 178 p.**

Denise Noël

Volume 37, Number 2-3, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081652ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081652ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Noël, D. (2007). Review of [Al Evans, *Chee Chee: A Study of Aboriginal Suicide*, McGill-Queen's University Press, Montréal & Kingston, London, Ithica, 2004, 178 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 37(2-3), 164–166.
<https://doi.org/10.7202/1081652ar>

Tableau

NOM	OCCURRENCE (ET DATE DE L'OUVRAGE CITÉ)	COMMENTAIRE
Bisson, Michael	1 (2000)	Collègue de l'Université McGill
Chrisomalis S. (et B. Trigger)	1 (2004)	Collègue de l'Université McGill
Clermont, N. et P. E. L. Smith	1 (1990)	Collègues de l'Université de Montréal
Costopoulos, André	1 (2002)	Collègue de l'Université McGill
Dawson, William	2 (1888, 1901)	Ancien recteur de l'Université McGill
Delâge, Denys	1 (1985)	Chercheur de l'Université Laval
Feit, Harvey	1 (1978)	Auteur d'un doctorat de l'Université McGill
Morantz, Toby (et D. Francis)	1 (1983)	T. Morantz était une collègue de l'Université McGill
Lowther, Gordon R.	1 (1962)	Ancien professeur de l'Université McGill
Ikawa-Smith, Fumiko	3 (1982, 1995, 2001)	Collègue de l'Université McGill
Smith, P. E. L.	1 (1972)	Collègue de l'Université de Montréal
Ribes, René	1 (1966)	Archéologue amateur

Sur un peu moins de cent pages de références bibliographiques (p. 583 à 680) citées à la fin de son ouvrage (incluant en moyenne vingt titres par page, soit près de 2000 au total), il n'y a qu'une douzaine de noms de chercheurs du Québec : trois en histoire et ethnologie (Delâge, Feit et Morantz) et neuf en archéologie. Ces derniers sont des collègues de l'Université McGill (Ikawa-Smith, Bisson, Chrisomalis, Costopoulos et Lowther), l'ancien recteur (Dawson), deux collègues de l'Université de Montréal (Smith et Clermont) et un archéologue amateur d'origine française (Ribes).

Dans le même ordre d'idées, j'ai recensé dans *Recherches amérindiennes au Québec* à la fois les comptes rendus des ouvrages de Trigger ainsi que les articles qu'il avait signés pour la revue :

COMPTE RENDU DES OUVRAGES DE BRUCE G. TRIGGER

CLERMONT, Norman, 1977 : « The Children of Aataentsic. A History of the Huron People to 1660 ». Bruce G. TRIGGER. McGill-Queen's University Press, Montréal/London. RAQ VII (3-4) : 123-124.

PLUMET, Patrick, 1999 : « The Cambridge History of the Native Peoples of the Americas ». Bruce G. TRIGGER et Wilcomb E. WASHBURN. Cambridge University Press, New York, vol. 1 (2 part.), 1996. RAQ XXIX (2) : 104-107.

TRUDEL, François, 1988 : « Natives and Newcomers. Canada's "Heroic Age" Reconsidered ». Bruce G. TRIGGER. McGill-Queen's University Press, Montréal, 1985. RAQ XVIII (1) : 91-93.

La RÉDACTION, 1991 : « Le prix Léon-Guérin 1991 attribué à Bruce G. Trigger ». RAQ XXI (4) : 96.

IN MEMORIAM

MORANTZ, TOBY, 2006 : « Bruce Graham Trigger (1937-2006) ». RAQ XXXVI (2-3) : 145-147.

ARTICLES DE BRUCE G. TRIGGER

—, 1997 : « Une charte pour une nouvelle élite ? ». RAQ XXVII (3-4) : 120-122.

—, 1981 : « Pour une histoire plus objective des relations entre colonisateurs et autochtones en Nouvelle-France ». RAQ XI (3) : 199-204.

L'apparente pauvreté en références québécoises dans le livre de Trigger s'explique tout aussi mal que celle constatée dans ses articles publiés dans la revue. Les chercheurs d'ici étaient-ils méconnus de Trigger ? Quels liens avaient-ils avec les chercheurs d'ici ? Même le plus prolifique des archéologues québécois, Norman Clermont, n'apparaît qu'une fois (en langue anglaise) dans la succession de références bibliographiques de Trigger. Pourtant, celui-ci connaissait bien le français et le lisait couramment comme en témoigne bon nombre de références en français dans son livre. Y aurait-il eu un manque de communications entre la communauté des archéologues québécois et Trigger ? C'est probablement le cas.

N'empêche que pour avoir fait ma maîtrise à l'Université McGill avec des collègues comme Moira McCaffrey et David Denton, en grande partie sous la gouverne de Trigger, et avoir suivi ses cours et ses séminaires avec passion, je réalise à quel point sa disparition me touche. Dans le quotidien, il vouait un grand respect aux étudiants et encourageait toute initiative qui favorisait le développement de l'archéologie d'ici ou

ailleurs dans le monde. C'est donc avec une grande reconnaissance envers lui et son œuvre captivante et, possiblement, méconnue au Québec que je propose ce compte rendu de la deuxième édition de son livre intitulé *A History of Archaeological Thought*.

Pierre Desrosiers
archéologue

Note

1. Même si Trigger reconnaît l'influence de Boas dans le domaine de l'anthropologie culturelle, il a tendance à la minimiser en archéologie et, par ricochet, réduire celle des musées dans le développement de l'archéologie. N'empêche qu'à l'époque de Boas, les archéologues travaillaient surtout dans les musées et non dans les universités. Dans les faits, si l'essor des musées en Amérique doit beaucoup à Boas et au particularisme historique qu'il prônait, il a eu du même coup un effet marquant sur l'archéologie nord-américaine en encourageant les chercheurs à étudier les particularités régionales et à documenter les aires culturelles, plutôt qu'à construire des généralités sur le passé de l'homme en Amérique du Nord.



Chee Chee: A Study of Aboriginal Suicide

Al Evans. McGill-Queen's University Press, Montréal & Kingston, London, Ithaca, 2004, 178 p.

AVANT D'ENTREPRENDRE L'ANALYSE de cet ouvrage, le parcours de son auteur mérite d'être souligné car il donne le ton et la raison d'être à tout l'ouvrage. L'auteur a d'abord entrepris une carrière dans la Gendarmerie Royale du Canada avant de compléter des études en psychologie et en suicidologie. En poste sur le territoire d'une réserve Cri située au centre de la Saskatchewan, le jeune Evans remarque déjà la disjonction et la disparité évidente entre les gens de la petite ville et ceux de la communauté autochtone installée sur le territoire voisin de la *Nut Lake Indian Reserve*.

L'ignorance des Blancs de l'histoire, des coutumes ou de l'identité de leurs voisins Autochtones est flagrante. Les deux groupes se comportent comme deux solitudes qui néanmoins ont des sentiments très forts, tantôt réprimés, tantôt explosifs, l'une pour l'autre. Les Autochtones ont la réputation d'être dangereux plus particulièrement lorsqu'ils consomment de l'alcool et les commerçants de la ville présumant du ressentiment et de l'agressivité des Autochtones puisque ces derniers s'obstinent à s'adresser à eux dans leur langue maternelle alors qu'ils connaissent très bien l'anglais. Enfin, lorsqu'ils sont ivres, certains Autochtones expriment de puissants comportements destructeurs ou autodestructeurs reliés au fait d'être ignorés ou méprisés par la société dominante.

L'auteur témoigne de façon très efficace de l'intensité de sa toute première rencontre avec les Autochtones. À l'âge de vingt ans seulement, il doit affronter la peur de l'Étranger que représente l'Autochtone déjà sidéré par le mauvais œil des Blancs. Sur le territoire Cri, en pleine forêt, en service une nuit durant, il doit veiller seul sur le cadavre d'une femme autochtone morte par balle. Il est pétrifié de peur, alors que plusieurs hommes autochtones, survenus de nulle part, surgissent à pas de loup sur les lieux, pour entreprendre, dans le silence de la nuit, le rituel d'une vigile traditionnelle visant à protéger l'intégrité du corps de la défunte des attaques d'animaux prédateurs. Le drame autochtone du suicide, et le silence partagé dans la nuit de la forêt uniront à jamais Evans à la réalité quotidienne et spirituelle de tous ses frères autochtones. C'est dans cet esprit de fraternité et de dévouement, qu'il se met à l'ouvrage afin de faire toute la lumière sur la mort par suicide du peintre Ojibwa, Benjamin Chee Chee. L'histoire qui le conduit au suicide se veut exemplaire de celle d'une multitude de jeunes autochtones ayant bénéficié de liens d'attachement précaires ou insécures et qui complètent un suicide.

Evans choisit le point de vue subjectif du témoin privilégié pour recueillir les témoignages des proches et raconter la vérité. C'est la mère du peintre, qui, donnera finalement son aval au projet d'écriture d'un Blanc sur la réalité des Indiens. Evans écrit au nom de tous les Autochtones captifs des symptômes hérités du colonialisme comme en fait foi l'histoire du peintre qui s'est suicidé, à l'âge de 33 ans, alors que la reconnaissance internationale et la notoriété lui

étaient dévolues pour toujours, pour peu que le peintre eut été en mesure d'intégrer son identité blessée.

Evans a à cœur de faire connaître à la population euro-canadienne, non seulement le tragique parcours personnel du peintre Ojibwa, Benjamin Chee Chee, mais aussi, à une échelle collective, les impacts destructeurs des coups de force canadiens qui, au cours de l'histoire, ont fini par démanteler les fondements de la culture autochtone. C'est ici que son essai est le plus percutant. Les attaques aux racines et aux fondements de l'identité autochtone ont provoqué l'absence actuelle de repères symboliques essentiels ancrés dans le réel de la langue et du territoire par exemple. Or ce vide culturel entourant le Lien social, doublé d'une agressivité latente explosive, se manifeste de façon importante chez la génération des enfants des expensionnaires, aux prises avec un mal être profond marqué par la confusion et des gestes transgressifs répétés. Piégés entre le passé et l'avenir, et à défaut de rencontrer des combats plus gratifiants, les anciens guerriers ojibwas combattent aveuglément, les multiples pertes identitaires et humaines aussi, ainsi que les traumatismes personnels ou collectifs, par la multiplication de comportements destructeurs et autodestructeurs.

Convoquant Maslow, Freud et d'autres, Evans donne une interprétation psychologique traditionnelle du phénomène suicidaire chez les Autochtones du pays. Le mépris et l'arrogance coloniale suscitant une agressivité importante retenue, contenue, jusqu'à ce que, libérée par l'effet grandiose d'un produit toxique, elle se retourne fatalement contre les victimes. Les forces de l'ordre sont on ne peut plus souvent convoquées lors des rixes, pour rajouter aux multiples problèmes des jeunes, celui de la peine de l'enfermement. C'est relégué à nouveau dans ce cul de sac, qui fait écho symbolique au confinement dans les espaces artificiels réduits que sont les réserves, que le peintre Chee Chee attend à ses jours. Evans montre que même après sa mort, la vie du peintre est restée lettre morte pour la société. Laisse sans inscription pour de nombreuses années dans un cimetière d'Ottawa, sa tombe sera ignorée et l'héritage de son œuvre, pillé par les nouveaux prédateurs. En prenant soin du suicidé et de sa mémoire par l'écriture, le récit de Evans répète, en quelque sorte, la nuit de vigile qui inaugura son rapport aux Autochtones.

Toutefois, malgré la bonne volonté évidente de l'auteur sympathisant, plusieurs questions restent en suspens. Parmi celles-ci, demeure non interrogé le fait que, à travers la reconnaissance sociale de la qualité de son œuvre, et son succès patent, le peintre n'a pas réussi à légitimer son existence à ses propres yeux et aux yeux des siens. Evans n'explique pas pourquoi, dans les meilleures conditions possibles, Chee Chee est resté prisonnier de ses symptômes alors que beaucoup plus qu'un autre, il avait les outils pour s'en libérer. Si l'ailleurs que représentent l'exploration créatrice et l'art, si la reconnaissance, et le succès de surcroît, n'ont pas été en mesure de remplir une promesse de félicité pour Chee Chee, qu'est-ce qui pourra libérer les Autochtones de leurs chaînes, ai-je envie de demander ?

Evans répond à sa manière par une tentative de reconstruction de l'histoire et de l'identité Ojibwa dont il affuble, *post mortem*, et sans restriction, le peintre décédé. Ce procédé, qui octroie à Chee Chee les croyances ojibwas et la teneur de son identité, – alors qu'il est mort à cause de leur précarité même –, peut être douteux. Les bonnes intentions d'Evans le porte à aller néanmoins de l'avant... Sa thèse est la suivante : l'agressivité légitime des Autochtones demeure la clef de voûte du système autodestructeur. Et la solution, appelée la guérison (*healing*), se trouve dans une réappropriation urgente de l'identité autochtone comme dans la connaissance et la reconnaissance pleine et entière de cet héritage autochtone de grande valeur.

Evans prend donc le parti de reconstruire pour nous l'histoire et la culture ojibwa. Il nous instruit des croyances autochtones et ojibwas qui fondent ou cimentent la culture et l'identité collective de cette nation. Malheureusement, mythes, valeurs autochtones et croyances relevées sont purgées des aspects ethnologiques les plus authentiques, les plus étrangers à notre manière de penser le pouvoir et la dynamique de l'esprit dans le monde, avec l'humain et l'animal. La théorie de la création du monde fondée sur le texte de la genèse contamine d'emblée la notion de Grand esprit alors qu'à la suite de W. Warren (1885), Evans ne se gêne pas pour confondre le Manito avec Le Créateur. L'appropriation de ce concept et l'influence qu'il peut avoir sur l'interprétation des mythes ne fait l'objet d'aucun questionnement anthropologique. L'introduction du concept de

Publications québécoises récentes

La recherche relative aux Autochtones : Perspectives historiques et contemporaines

Sous la direction d'Alain Beaulieu et Maxime Gohier. Chaire de recherche du Canada sur la question territoriale autochtone, Université du Québec à Montréal, 2007, 300 pages, 12 \$.

Premier ouvrage publié par la Chaire de recherche du Canada sur la question territoriale autochtone, ce livre rassemble une sélection de textes présentés lors du premier colloque étudiant de la Chaire, qui s'est tenu à Montréal en avril 2005. Onze auteurs provenant de diverses disciplines (histoire surtout, mais aussi littérature, droit, sciences de l'environnement, anthropologie) signent autant de chapitres regroupés autour de trois grands thèmes : problèmes conceptuels et méthodologiques, relations interculturelles et représentations de soi et de l'Autre.

Confessions animales : bestiaire

Serge Bouchard. Illustrations de Pnina C. Gagnon. Éditions du Passage, Montréal, 2006, 128 pages. 35 \$.

Recueil de courts textes poétiques sur les animaux accompagnés d'illustrations, ce bestiaire de la forêt québécoise fait parler l'ours, le castor, le carcajou, le caribou, le corbeau, la truite grise et plusieurs autres bêtes avec, en arrière-plan, une nature peuplée d'Amérindiens. Plus qu'un simple bestiaire, ces confessions animales présentent aussi le regard de l'anthropologue sur les relations entre la faune et les premières nations.

L'Amérique latine au XXI^e siècle

Néstor García Canclini. Presses de l'Université Laval, Québec, 2006, 132 pages. 20 \$.

Traduction d'un ouvrage paru en 2002, *L'Amérique latine au XXI^e siècle*, du chercheur mexicain Néstor García Canclini, envisage l'avenir de l'identité latino-américaine sous les angles culturel, économique, politique et historique, mais aussi à travers ses rapports avec les États-Unis et l'Europe. Le point de vue des premières nations d'Amérique latine et leurs aspirations spécifiques y sont cependant pratiquement absents.

Créateur et de créature dans la culture autochtone arrive pourtant avec le Contact historique de l'une ou l'autre des grandes religions, ou plus radicalement encore par l'entreprise de la conversion forcée que fut l'expérience du Pensionnat pour Indien, que l'auteur critique par ailleurs pour avoir détruit l'identité autochtone. Or Gananath Obeyesekere (2002) a montré que pour les Indiens d'Amérique du Nord et pour les Inuits aussi, la croyance en la réincarnation humaine et animale était déterminante dans le temps précolonial, qu'elle était encore vivante plus de cent ans après l'arrivée des missionnaires et qu'il en reste aujourd'hui encore quelques témoignages probants. Dans tous les groupes autochtones de l'Amérique du Nord, l'idée de la réincarnation était elle-même incorporée à un système cosmologique complexe qui déterminait les nombreuses réalités, pouvoirs et manifestations de l'esprit. La « conscience des espèces » (*species sentience*), une conception éthique puissante, nous dit Obeyesekere, sous-tendait les croyances dans la réincarnation et l'idée que toutes les créatures vivantes appartiennent à un plus grand ordre, interconnecté et perméable au spirituel (Obeyesekere 2002 : 44). Voici quelques exemples de comment Evans réduit et trafique la portée originale de l'être au monde autochtone en lui accolant des concepts qui lui sont complètement étrangers. Nous pouvons lire que les Ojibwas sont enracinés dans une conception *panthéiste de la nature*, qu'ils sont campés dans le monde du *noumène*, que les sujets sont *une création du Grand Esprit*. Enfin leurs croyances théologiques et éthiques sont reliées de près aux principes des grandes religions de l'Ouest et en particulier à ceux des religions de l'est, telles que l'hindouisme, le bouddhisme, le confucianisme, le taoïsme et le shintoïsme ! (*sic*) (p. 50) Les diverses affirmations qui sont appuyées par de multiples auteurs de tout acabit, dont le prestigieux Hallowell, finissent par égarer considérablement le lecteur vers un méli-mélo confus et indigeste. Or la spiritualité autochtone y perd toute son originalité ainsi que toute la puissance de son éthique singulière, à laquelle pourtant, Evans voulait nous rallier avec tous les Autochtones croyants.

Le portrait psychologique des guerriers et chasseurs Ojibwas bien que peu développé, quant aux rituels guerriers par exemple – qui, sont une mine d'information sur l'éthique et sur le

rapport à la mort des Autochtones – semblent plus réaliste et conforme à ce que les conditions de vie imposaient aux groupes et aux sujets. Ils étaient une puissante et agressive nation de chasseurs-guerriers, un peuple d'un courage extrême, entêté, imperturbable, qui, comme le peintre Chee Chee, aurions-nous envie d'ajouter, répudiait toute autorité essayant de les contrôler. La question de la Loi imposée sera souvent soulevée par l'auteur comme une question que nous devons résoudre pour comprendre le malaise autochtone.

L'histoire collective non seulement émerge ou fait irruption ici dans l'histoire individuelle mais elle la redouble ni plus ni moins. La démarche de l'auteur va-et-vient, de la réalité ontogénique du peintre Ojibwa, qui, après avoir violemment résisté à son arrestation par des policiers alors qu'il était en état d'ivresse sur la voie publique compléta un suicide dans une cellule de prison, à une réalité beaucoup plus large, voire macroscopique, celle des méfaits à long terme du colonialisme sur une population, politiquement opprimée, dépossédée de ses biens culturels et humains significatifs les plus précieux pour la construction de l'identité personnelle et collective. Une population ignorée, isolée et démunie. Une population de plus en plus captive d'une violence intériorisée, tantôt explosive, tantôt larvée, et dont les sujets les plus sensibles, ne trouvent plus, pour se libérer, que l'issue fatale et libératrice de se donner la mort. Bien que maladroit, réducteur ou répétitif par endroits, le message d'Al Evans a l'avantage d'être clair, touchant et percutant comme un cri du cœur.

Denise Noël
psychanalyste et travailleuse sociale,
Montréal

Ouvrages cités

OBEYSEKERE, G., 2002 : *Imagining Karma: Ethical Transformation in Amerindian, Buddhist, and Greek Rebirth*. University of California Press, Berkeley, CA.

WARREN, William W., 1984 [1885] : *History of the Ojibway People*. Minnesota Historical Society Press, St. Paul, MN.